

Ligue Patriotique des Françaises

Lettres aux Adhérentes

Chères ligueuses,

Voilà donc pour la quatrième fois une année nouvelle qui commence sans que les chers soldats qui sont partis si vaillants vous soient rendus. On n'entrevoit même pas la fin de l'horrible fléau, la vie à l'arrière se fait plus dure, les restrictions plus sévères; la grande alliée sur laquelle on comptait, à cause de ses innombrables bataillons, s'effondre dans l'anarchie, dans la boue et le sang; elle ne veut plus se battre contre l'ennemi du dehors, mais ses enfants s'entretuent avec acharnement, les assassinats déciment l'armée et la nation, et les Allemands attendent pour s'emparer de ce pays en déliquescence qu'il ait achevé de se détruire lui-même.

Mais, pour nous qui avons la foi, rien de tout cela ne trouble notre confiance. Dieu se joue des calculs humains. Guillaume et la scientifique Allemagne avaient tout prévu, et la France désorganisée, en proie aux luttes intestines suscitées par les agents boches, devait s'écrouler en quelques semaines.

La France, au contraire, s'est dressée superbe d'héroïsme et d'union, elle tient. Après quarante mois de la plus atroce des guerres ses magnifiques soldats ont arrêté les hordes germaniques sur la Marne et à Verdun; ils accourent en Italie et les Allemands cessent d'avancer.

Le clair bon sens français a rejeté le virus révolutionnaire en 1914 et en 1917, et au crépuscule de l'année qui vient de finir, le cardinal Maurin, tout en protestant contre l'infâme persécution religieuse, contre la stupide campagne de quelques-uns contre le Pape, proclame que les catholiques français donneront leur or comme

ils ont donné leur sang, car il n'y a pas de sacrifices trop grands pour sauver la Patrie.

Clémenceau prenant le pouvoir dans des circonstances particulièrement graves, en face d'un cruel devoir à remplir, à la veille de terribles assauts à subir, déclare: « Nous devons faire que pour la Patrie nous sachions nous aimer.... »

..... Ni considération de personnes ni entraînement politique ne nous détournent du devoir. Ni trahison ni demi-trahison, la guerre, rien que la guerre. »

Si peu clérical que soit notre président du conseil, en face du suprême effort à faire pour vaincre un ennemi redoutable, il ne trouve rien de mieux que de rééditer le commandement que le Christ donnait à ses disciples en les envoyant prêcher l'Évangile et conquérir le monde à sa doctrine, eux qui n'étaient que de pauvres pêcheurs sans puissance humaine.

Quelle preuve manifeste de l'excellence de ce catholicisme tant décrié qu'il faut, pour vivre, en revenir toujours à sa doctrine.

— Au début de 1918, chères ligueuses, qui avez donné l'exemple de la prière persévérante, de la patience dans l'épreuve, de l'endurance dans le travail, donnez encore l'exemple de l'amour du prochain et de l'union, combattez l'égoïsme des uns qui font des gains monstrueux, l'égoïsme des autres qui exigent des salaires disproportionnés, l'égoïsme de tous ceux qui abusent des circonstances, des besoins urgents; combattez la désunion, faites remarquer que la Russie désunie tombe si bas qu'elle n'existe plus et rappelez cette autre parole du Divin Maître: « Tout royaume divisé contre lui-même périra ».

Puisse 1918 nous apporter la paix religieuse et la paix sociale à l'intérieur, la paix victorieuse, la paix vraiment française à l'extérieur. Nous les devons toutes

à nos glorieux morts, à nos valeureux soldats, aux souffrances, aux travaux des femmes françaises. Nous les devons plus encore à Dieu, le grand, le tout puissant allié du Ciel; demandons les lui humblement, avec le roi d'Angleterre, avec le président de la grande république américaine.

Puisse notre ministre, qui s'est inspiré si heureusement de l'Évangile pour nous dire: « Aimez-vous les uns les autres », se souvenir à son tour que [Dieu seul conduit les événements et que si l'homme propose, Dieu dispose.

B. M.

DIEU

A Georges CLÉMENCEAU.

[sang,
Qui, nos drapeaux tordus, déchirés, teints de
Nous reviendront un jour du pays des ruines,
Au cri qui sortira de toutes les poitrines,
Nos soldats mêleront des rires en passant.

La terre vibrera sous un rythme puissant.
Et sous les avions, en un ciel sans brumes,
On verra, cependant qu'aboïront les marines,
L'Aigle noire pendue aux cornes du Croissant.

O vieillard éloquent, tribun dont la voix tremble,
Ce jour-là, nous pourrions enfin le vivre ensemble,
Ton nom pourrait demain retentir en tout lieu,

Si vers le Maître unique élevant tes pensées,
Pour sauver ton pays tu proclamais ce Dieu
Dont le grand nom s'arrête à tes lèvres glacées!

PAUL HAREL.

Le sergent Cathala

Du journal des tranchées le *Diable au Cor*:

Le général Pétain vient de décorer quelques officiers de la division de l'ordre de la Légion d'honneur; il est en train de

2411 FOP 147

remettre la médaille militaire à des sous-officiers et à des chasseurs.

Arrivé devant le sergent Cathala, du 54^e bataillon, son attention est attirée par les nombreux insignes qu'il voit sur sa croix de guerre.

— Eh ! eh ! mon garçon, vous avez beaucoup de citations ! Qu'avez-vous donc fait pour cela ?

— Oh ! pas grand'chose, mon général ! J'ai fait mon devoir comme tout le monde !

— Et que diriez-vous si, au lieu de vous donner la médaille militaire, je vous décorais de la Légion d'honneur ?

Le sergent Cathala reste muet...

Alors le général Pétain fait sortir le sergent à quatre pas devant les nouveaux promus : il fait sonner les clairons et, selon les rites et la formule consacrée, il frappe de l'épée et donne l'accolade au brave sous-officier.

Les spectateurs de cette scène n'étaient pas moins émus que le sergent Cathala.

Devinez qui ?

Sous ce titre : « Simple histoire », le *Journal de Chartres* raconte le fait suivant :

« Il y a une dizaine de jours, dans le train B-4 direct venant de Mamers un monsieur était seul dans un compartiment d'un wagon de première classe, sur la vitre duquel était apposé un écriteau « Réservé ».

« Pendant l'arrêt à Chartres, une des charmantes et dévouées jeunes filles qui vont à chaque wagon solliciter les offrandes des voyageurs pour alimenter la cantine réservée aux soldats blessés de passage dans notre gare, présenta son plateau au monsieur, qui, ennuyé sans doute d'être troublé dans sa douce quiétude, la regarda d'un air dédaigneux et ne répondit point à son appel.

« Sans attacher à ce refus plus d'importance qu'il ne mérite, la jeune fille continua sa quête, et, chemin faisant, rencontra sur le quai un de nos braves aviateurs, officier, décoré de la Légion d'honneur, qui vainement cherchait une place dans le train absolument bondé. Complaisamment la jeune quêteuse lui indiqua le compartiment libre, dans lequel l'officier monta.

« Le monsieur protesta, voulant être seul dans son compartiment, mais l'officier, qui venait de reconnaître le personnage, l'arrêta aussitôt et lui dit : « Ce n'est pas par sympathie pour vous monsieur,

« que je reste ici, car je vous connais. Nous « n'avons rien de commun ; vous êtes un « de ceux qui font tuer les gens, et moi je « suis un de ceux qui se font tuer pour « vous. »

« Puis l'officier, arrachant l'écriteau, appela des dames qui allaient rester sur le quai faute de places, et les fit monter dans le wagon.

« Nous ne connaissons pas la fin de l'histoire car le train se mit en marche, mais nous connaissons le nom du personnage.

« Si nos renseignements sont exacts, le monsieur en question serait un député, ancien ministre, dont on a beaucoup parlé. »

PATRIOTISME CHRÉTIEN

Sa Beauté

Il y a, en chacun de nous, un sentiment plus profond que l'intérêt personnel, que les liens du sang et la poussée des partis c'est le besoin et, par suite, la volonté de se dévouer à l'intérêt général, à ce que Rome appelait « la chose publique », *Res publica* ; ce sentiment, c'est le *Patriotisme*.

La *Patrie* n'est pas qu'une agglomération d'individus ou de familles habitant le même sol, échangeant entre elles des relations plus ou moins étroites de voisinage ou d'affaires, remémorant les mêmes souvenirs, heureux ou pénibles : non, elle est une association d'âmes, au service d'une organisation sociale qu'il faut, à tout prix, fût-ce au prix de son sang, sauvegarder et défendre, sous la direction de celui ou de ceux qui président à ses destinées.

Et c'est parce qu'ils ont une même âme, que les compatriotes vivent, par leurs traditions, d'une même vie dans le passé ; par leurs communes aspirations et leurs communes espérances, d'un même prolongement de vie dans l'avenir.

Le patriotisme, principe interne d'unité et d'ordre, liaison organique des membres d'une même patrie, était regardé par l'élite des penseurs de la Grèce et de la Rome antiques comme la plus haute des vertus naturelles. Aristote, le prince des philosophes païens, estimait que le désintéressement au service de la cité, c'est-à-dire de l'État, est l'idéal terrestre par excellence.

La religion du Christ fait du patriotisme une loi : il n'y a point de parfait chrétien qui ne soit un parfait patriote.

Elle surélève l'idéal de la raison païenne, et le précise en faisant voir qu'il ne se réalise que dans l'Absolu.

D'où vient, en effet, cet élan universel, irrésistible, qui emporte, d'un coup, toutes les volontés de la nation dans un même effort de cohésion et de résistance aux

Sa Récompense

Un officier d'état-major me demandait naguère si le soldat qui tombe au service d'une cause juste, — et la nôtre l'est à l'évidence — est un martyr.

Dans l'acception rigoureuse et théologique du mot, non, le soldat n'est pas un martyr, car il meurt les armes à la main, tandis que le martyr se livre, sans défense, à la violence de ses bourreaux.

Mais si vous me demandez ce que je pense du salut éternel d'un brave, qui donne consciemment sa vie pour défendre l'honneur de sa patrie et venger la justice violée, je n'hésite pas à répondre que, sans doute, le Christ couronne la vaillance militaire, et que la mort, chrétiennement acceptée, assure au soldat le salut de son âme.

« Nous n'avons pas, dit Notre-Seigneur, de meilleur moyen de pratiquer la charité, que de donner notre vie pour ceux que nous aimons. *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* »

Le soldat qui meurt pour sauver ses frères, pour protéger les foyers et les autels de la Patrie, accomplit cette forme supérieure de la charité.

Il n'aura pas toujours, je le veux, soumis à une analyse minutieuse la valeur morale de son sacrifice, mais est-il nécessaire de croire que Dieu demande au brave, entraîné au feu du combat, les précisions méthodiques du moraliste ou du théologien ?

Nous admirons l'héroïsme du soldat : se pourrait-il que Dieu ne l'accueillît pas avec amour ?

Mères chrétiennes, soyez fières de vos fils. De toutes nos douleurs, la vôtre est peut-être la plus digne de nos respects. Il me semble vous voir en deuil, mais debout, à côté de la Vierge des douleurs, au pied de la Croix. Laissez-nous vous offrir nos féli-

forces ennemies qui menacent son unité et son indépendance ?

Comment expliquer que, sur l'heure, tous les intérêts cèdent devant l'intérêt général ; que toutes les vies s'offrent à l'immolation ?

Les intérêts de famille, de classe, de parti, la vie corporelle de l'individu sont, dans l'échelle des valeurs, au-dessous de l'idéal patriotique, parce que cet idéal c'est le droit, qui est absolu. Ou encore, cet idéal, c'est la reconnaissance publique du Droit appliqué à la Nation, l'Honneur national.

Or, il n'y a d'Absolu, dans la réalité, que Dieu.

Dieu seul domine, par sa sainteté et par la souveraineté de son empire, tous les intérêts et toutes les volontés.

Affirmer la nécessité absolue de tout subordonner au Droit, à la Justice, à l'Ordre, à la Vérité, c'est donc implicitement affirmer Dieu.

Et quand nos humbles soldats, à qui nous faisons compliment de leur héroïsme, nous répondaient avec simplicité : « Nous n'avons fait que notre devoir », « l'honneur l'exige », ils exprimaient, à leur façon, le caractère religieux de leur patriotisme.

Qui ne sent que le patriotisme est « sacré » et qu'une atteinte à la dignité nationale est une sorte de profanation sacrilège ?

citations en même temps que nos condoléances. Tous nos héros ne figurent pas à l'ordre du jour des armées, mais nous sommes fondés à espérer pour eux la couronne immortelle qui ceint le front des élus.

Car telle est la vertu d'un acte de charité parfaite, qu'à lui seul il efface une vie entière de péché. D'un coupable, sur l'heure, il fait un saint.

Ce doit nous être à tous une consolation chrétienne de le penser : ceux qui, non seulement parmi les nôtres, mais dans n'importe quelle armée belligérante, obéissent, de bonne foi, à la discipline de leurs chefs, pour servir une cause qu'ils croient juste, peuvent bénéficier de la vertu morale de leur sacrifice. Et combien n'y en a-t-il pas, parmi ces jeunes gens de vingt ans, qui n'auraient pas eu, peut-être, le courage de bien vivre, et dans l'entraînement patriotique, se sentent le courage de bien mourir ?

N'est-il pas vrai, mes Frères, que Dieu a l'art suprême de mêler la miséricorde et la sagesse à la justice, et ne devriez-vous pas reconnaître que, si la guerre est pour la vie terrestre un fléau, dont nous mesurerions difficilement la force de destruction et l'étendue, elle est aussi pour les âmes un agent de purification, un facteur d'expiation, un levier qui les aide à gravir les hauteurs du patriotisme et du désintéressement chrétien ?

Cardinal MERCIER,

Primat de Belgique, Archevêque de Malines.

misère, et, en même temps, de faire lever les têtes vers le ciel.

C'est de diriger toutes les âmes, c'est de tourner toutes les attentions vers une vie ultérieure, où justice sera faite, où justice sera rendue.

Disons-le bien haut : *personne n'aura injustement ni inutilement souffert.*

La mort est une restitution.

La loi du monde matériel, c'est l'équilibre ; la loi du monde moral, c'est l'équité.

Dieu se trouve à la fin de tout.

Ne l'oublions pas et enseignons-le à tous.

Il n'y aurait aucune dignité à vivre, et cela n'en vaudrait pas la peine, si nous devions mourir tout entiers.

Ce qui allège la souffrance, ce qui sanctifie le travail, ce qui fait l'homme bon, sage, patient, bienveillant, juste, à la fois humble et grand, digne de l'intelligence, digne de la liberté, c'est d'avoir devant soi la perpétuelle vision d'un monde meilleur, rayonnant à travers les ténèbres de cette vie.

Je veux donc sincèrement, je dis plus, je veux ardemment l'enseignement religieux, mais l'enseignement religieux de l'Église.

Victor Hugo.

Du fameux Lenoir, qui a joué le rôle que l'on sait dans le Boloïsme, voici ce qu'écrivit Jean Drault, dans la *Libre Parole*.

Les parents coupables

Que le jeune Lenoir soit une affreuse petite fripouille, personne n'en doute. Mais il semble bien que les père et mère de ce dégénéré soient les grands coupables, en tout cas les premiers coupables.

Le père Lenoir partit sans doute de peu ; il conquit ses millions avec beaucoup d'entregent, mais aussi beaucoup de travail.

Que fit-il quand il y eut un rejeton ? Lui enseigna-t-il le prix de l'argent, la difficulté de le gagner proprement, l'éleva-t-il à la rude école par laquelle il avait passé lui-même ?

Nullement, il s'occupa de le pourrir. Car si on est étonné de voir une mère comme Mme Lenoir, approuver, corroborer et même choyer les mensonges de son fils, on serait bien plus étonné d'apprendre que c'est elle qui, autrefois, était obligée de réagir contre l'indulgence toute dont Lenoir père usait envers l'inculpé d'aujourd'hui.

Un sermon laïque de Victor Hugo

Le 15 janvier 1860 Victor Hugo rendait à la Chambre des députés un magnifique témoignage à la vérité chrétienne, il serait à méditer pour nos gouvernants actuels.

Loin que je veuille proscrire l'enseignement religieux, je le crois plus nécessaire que jamais aujourd'hui.

Plus l'homme grandit, plus il doit croire.

Il y a un malheur dans notre temps, je dirai presque il n'y a qu'un malheur : c'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie.

En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre, la vie matérielle, on aggrave toutes les misères par la négation

qui est au bout : on ajoute à l'accablement des malheureux le poids insupportable du néant ; et de ce qui n'est que la souffrance, c'est-à-dire une loi de Dieu, on fait le désespoir.

De là de profondes commotions sociales. Je suis de ceux qui veulent, je ne dis pas avec sincérité, le mot est trop faible, je veux avec une inexprimable ardeur et par tous les moyens possibles, améliorer dans cette vie le sort matériel de ceux qui souffrent, mais je n'oublie pas que la première des améliorations c'est de leur donner l'espérance.

Combien s'amointrissent les misères bornées, limitées, finies après tout, quand il s'y mêle une espérance infinie !

Notre devoir à tous, législateurs ou évêques, prêtres ou écrivains, publicistes ou philosophes, c'est de dépenser, de prodiguer sous toutes les formes toute l'énergie sociale pour combattre et détruire la

FOP 147

Et l'on touche ici à la question de l'éducation chez les nouvelles classes de parvenus.

Ils croient chic de faire de leur enfant, toujours unique, — ce qui est une façon de rétablir le droit d'aînesse sans avoir d'ennuis avec la loi — un être de luxe qui sache éblouir élégamment nos semblables.

Ils ignorent — que n'ignorent-ils pas ! avec quelle sévérité étaient élevés les fils de la noblesse et de la bourgeoisie d'autrefois. La noblesse, surtout, élevait les siens en soldats. Un gentilhomme pauvre — et ils l'étaient tous, sauf ceux qui avaient des charges à la Cour, possédait en moyenne de 8 à 12 enfants. Il ne pouvait s'amuser à les élever dans du coton.

Les enfants quittaient toujours la table au dessert et logeaient dans des mansardes. Le collège sombre et triste les happait de bonne heure. Les jours de sortie, ils allaient en *visite* chez leurs parents, sur disaient vous et baisaient la main de leur mère qui répondait par un baiser sur le front.

Peu sentimentale, l'éducation.

On ne tapait pas, à ces époques « barbares », sur le ventre à papa. On ne racontait pas à sa mère les histoires de ses maîtresses. On était marin à quatorze ans, soldat à seize. On était vite endurci, vite mûri. La France a été faite par les hommes que bronzaient cette dure éducation.

La bourgeoisie suivait le mouvement de la noblesse. Dans les romans de Balzac, on retrouve des traces de la vie des clercs dans les études de notaire et de procureur. Elle n'était pas tout rose, en son genre. La *Maison du chat qui pelote*, du même auteur, nous initie à l'intérieur d'une boutique de drapier d'autrefois. Le commerce de la vieille France nous apparaît quasiment à ce point qu'une commerçante n'eût osé se présenter à sa clientèle autrement vêtue qu'en noir.

Le père Lenoir, lui, eut un grand contentement, parait-il, quand il apprit que son fils, qu'il avait dû faire interdire, voulait enfin devenir sérieux. Il s'agissait, pour ce jeune crétin qui ignorait l'orthographe, de diriger un grand journal, d'acheter en bloc clientèle, rédacteurs, typos, comme un fils de rajah s'offre une plantation avec les éléphants, les esclaves, la pagode y attenante et les bayadères.

Avec ce journal, le fils Lenoir devenait le point de mire des œillades de toutes les actrices en quête de deux lignes d'éloge,

de toutes les hétaires désireuses d'un « écho mondain », de tous les rastas à la piste d'un lancement d'affaire.

C'était vraiment donner un couteau de cuisine à un enfant de cinq ans pour s'amuser.

Le père Lenoir était radieux. Comment un homme aussi bête avait-il pu gagner autant de millions ?...

Jean DRAULT.

Pères et mères Souvenez-vous !

Que tous les grands maux de la société viennent des grands maux qui désolent d'abord la famille.

Les grands maux de la famille qui ne les connaît

*La famille sans autorité,
La famille sans amour,
La famille sans berceaux,
La famille sans Dieu.*

RECETTES & CONSEILS

Petits conseils pratiques

Prenez la précaution avant de faire cuire la viande, d'enlever tous les os qu'elle contient ; vous en tirerez d'excellent bouillon. S'il vous était impossible d'enlever les os à l'avance, détachez-les quand la viande sera cuite, ils pourront encore faire un bouillon très convenable.

**

Quand vous achetez un chou-fleur, ne demandez pas à la marchande d'en couper les feuilles ; choisissez au contraire le chou-fleur le plus feuillu ; avec ces feuilles, vous ferez un délicieux potage, plus fin que la traditionnelle soupe aux choux. Au prix où est ce légume, vous réaliserez là une économie qui n'est pas à dédaigner.

Le café

Encore une économie de 50 pour 100 ou presque, à réaliser en le préparant ainsi : couvrir d'eau froide, dès la veille, la quantité de café que l'on mettra le lendemain dans le filtre de la cafetière. Le café gonflera et donnera plus complètement son arôme au passage de l'eau bouillante.

Gaufres de famille

Coupez, assez minces, une dizaine de tranches de pain, le plus frais possible.

Préparez une pâte épaisse avec de la farine, un œuf, du lait, du sucre et un parfum quelconque. Bâtez bien cette pâte afin de la rendre plus légère.

Trempez les tranches de pain dans cette pâte de manière qu'elles soient complètement couvertes et jetez-les dans la friture bouillante.

Pot-au-feu végétarien

Dans une marmite, mettez six litres d'eau, un kilo de carottes, 500 grammes de navets, cinq ou six poireaux, un morceau de panais, un petit céleri-rave, un oignon, une gousse d'ail, du sel.

Faites bouillir le tout pendant quatre heures ; ajoutez un chou et continuez la cuisson pendant trois ou quatre heures. Retirez du feu, passez le bouillon que vous mangez avec du pain, du tapioca ou du vermicelle, après avoir ajouté un morceau de beurre.

Servez les légumes arrosés d'un peu de beurre fondu.

Préparation du riz pour les volailles

L'emploi du riz se généralisant de plus en plus pour la nourriture des volailles, nous appelons l'attention de nos lecteurs sur une méthode de préparation excessivement pratique, qui rend très facile la distribution du riz soumis à la cuisson.

Le riz est à la fois une des meilleures nourritures pour les volailles, et une des moins coûteuses. Au contraire du blé, il peut-être du deuxième choix. Pour cuire le riz, mettez 10 litres de grain dans une chaudière contenant 20 litres d'eau. Remuez les grains à froid, assez longtemps pour qu'ils se gonflent, et poser la chaudière sur un feu vif ; le riz absorbe peu à peu toute l'eau et se trouve bientôt à sec par suite de l'évaporation. Étalez-le alors sur une planche pour qu'il sèche un peu et que les grains se séparent. Vous obtiendrez ainsi du riz cuit aussi facile à distribuer en grains que s'il était cru. D'après la formule mise en pratique à l'école d'aviculture de Gambais, il est distribué aux poulets une certaine quantité de riz. Parler aux éleveurs de la race de Houdan d'un autre mode d'alimentation, c'est risquer de se faire traiter d'ignorant. De père en fils, on a nourri ainsi les poulets, on les a toujours présentés beaux et savoureux aux consommateurs.

(*La Gazette des Campagnes.*)

Le Gérant : A. MEUNIER

Dijon, Imp. Darantière